Le 5 septembre 1823, une calèche roule lentement sur la route de Karlsbad à Eger. Ce matin sent l'automne, il est déjà un peu froid. Un vent vif souffle sur les champs moissonnés, mais un ciel bleu est tendu sur tout le vaste paysage. Dans la voiture sont assis trois hommes : M. le Conseiller secret du grand-duc de Saxe-Weimar, von Goethe (c'est ainsi que la liste des hôtes de Karlsbad désigne fièrement le poète) et ses deux fidèles, Stadelmann, le vieux serviteur, John, le secrétaire, qui a recopié les brouillons de presque toutes les œuvres de Goethe à partir du début du siècle. Personne ne souffle mot, car depuis qu'on a quitté Karlsbad, où de nombreuses jeunes femmes et jeunes filles sont venues saluer ou embrasser l'illustre écrivain, ce dernier n'a pas desserré les dents. Il est assis, immobile, le regard perdu dans ses méditations. Au premier relais il descend de voiture, et ses deux compagnons le voient griffonner rapidement quelques mots sur une feuille de papier. Tout le long du chemin, jusqu'à Weimar, la scène se répète. A Zwotau, à peine arrivé, le lendemain au château de Hartenberg, à Eger, puis à Poessneck, partout son premier soin est de mettre

sur le papier ce qu'il a préparé dans sa tête durant le voyage. Son Journal indique d'une façon laconique : « Travaillé à la poésie (6 septembre) » ; « continué la poésie (dimanche 7 septembre) » ; « revu encore une fois la poésie (12 septembre) ». A Weimar, l'œuvre est terminée : c'est *L'Élégie de Marienbad*, la poésie de la vieillesse la plus significative, la plus intime et aussi celle qu'il aime le mieux, son adieu héroïque et sa glorieuse transformation.

Au cours d'une conversation, Goethe a appelé cette poésie « Journal intime » ; il n'est en effet peut-être pas une page de son Journal qui soit aussi franchement révélatrice que ce document à la fois tragiquement interrogateur et tragiquement plaintif ; aucune effusion lyrique de ses années de jeunesse n'a jailli d'une façon aussi directe de sa vie, il n'est aucune de ses œuvres que nous puissions voir se former aussi clairement, ligne par ligne, strophe par strophe, heure par heure, que ce poème le plus profond, le plus mûri — fruit tardif paré des rougeurs automnales — du vieillard de soixante-quatorze ans. « Produit d'un état au plus haut point passionné », ainsi que l'auteur l'écrit à Eckermann, la poésie allie à la profondeur et à la sincérité du contenu la plus haute maîtrise de la forme. Aujourd'hui, après plus d'un siècle, rien n'est passé, tout est resté vivant dans ces pages magnifiques au-dessus desquelles brille l'étoile du renouveau.

L'Élégie de Marienbad annonce un bouleversement dans la vie du poète. En février 1822 Goethe avait

eu à faire face à une grave maladie ; de brusques et violents accès de fièvre viennent lui secouer le corps, il a déjà perdu connaissance plusieurs fois et on le croit près de la mort. Les médecins, qui ne reconnaissent aucun symptôme précis et ne voient que le danger, sont impuissants. Mais voici que la maladie s'en va aussi soudainement qu'elle est venue. Au mois de juin, Goethe se rend à Marienbad, tout à fait transformé : on dirait presque que cette attaque n'était que l'indice d'un rajeunissement intérieur, d'une « nouvelle puberté ». L'homme réservé, dur, froid, en qui les facultés poétiques s'étaient presque muées en érudition, ne vit plus, pour la première fois depuis des décennies, que dans le monde des sentiments. La musique le « déchire », il ne peut plus entendre jouer du piano, surtout par une aussi jolie femme que la Szymanowska, sans que ses yeux se remplissent de larmes. Il a un profond penchant pour la jeunesse et ses compagnons regardent tout étonnés ce septuagénaire papillonner autour des femmes jusqu'à minuit et, mieux encore, danser, ce qu'il n'a pas fait depuis des années. Aux changements de cavaliers, raconte-t-il fièrement, les plus jolies filles tombent dans ses bras. Son être figé s'est fondu magiquement au cours de l'été, et son âme détendue succombe à l'éternel enchantement. Son Journal mentionne : « Songes conciliants », le Werther d'autrefois se réveille en lui. Le contact des femmes lui inspire de petites poésies, le pousse à des plaisanteries et à des taquineries, comme il y a un demi-siècle lorsqu'il fréquentait Lili Schoenemann. Son choix est encore incertain : c'est tout d'abord

pour la belle musicienne polonaise, puis pour la jeune Ulrike von Levetzow que bat son cœur rajeuni. Quinze ans plus tôt il a aimée la mère, il y a un an encore il taquinait paternellement la « petite fille », mais son penchant se transforme soudain en passion : c'est une nouvelle maladie qui s'empare de lui et le secoue plus durement qu'aucun événement n'a pu le faire depuis bien longtemps. Il est amoureux comme un adolescent : à peine a-t-il entendu la voix aimée sur la promenade qu'il abandonne son travail et se précipite sans canne et sans chapeau vers l'enfant riieuse qui l'appelle. Il fait du reste une demande en mariage comme un jeune homme et on assiste à ce spectacle grotesque qui a quelque chose de faunesque dans son tragique. Après avoir délibéré en secret avec son médecin, Goethe s'ouvre au plus vieux de ses amis, le grand-duc, en le priant d'aller solliciter pour lui à Mme von Levetzow la main de sa fille Ulrike. Et celui-ci — qui se rappelle maintes nuits de noce passées en sa compagnie il y a cinquante ans, souriant peut-être, à part lui, de l'homme que l'Allemagne et l'Europe honorent comme le plus sage parmi les sages, l'esprit le plus réfléchi et le plus éclairé de son époque — met ses décorations et va solennellement demander à la mère, pour le vieillard de soixante-quatorze ans, la main d'une jeune fille qui en a dix-neuf. On ne sait rien d'exact quant à la réponse, mais il semble qu'elle fut dilatoire. C'est ainsi que Goethe est sans aucune certitude, il faut qu'il se contente des quelques rapides baisers qu'il a reçus, des paroles gentilles qu'on lui a dites, cependant que l'agite le désir de plus en plus violent de

posséder, de tenir encore une fois dans ses bras la jeunesse sous une forme aussi délicate. De nouveau l'éternel impatient lutte pour ce qu'il considère comme la plus haute faveur du moment ; fidèle à son amour il suit la bien-aimée de Marienbad à Karlsbad, mais là non plus rien n'est certain, et au fur et à mesure que s'écoule l'été sa souffrance s'accroît. Enfin le moment du départ approche : il s'en ira sans avoir reçu ni engagement ni promesse. Lorsque la voiture se met en route, le grand intuitif sent que quelque chose de considérable dans sa vie vient de finir. Mais, éternel compagnon de toute profonde douleur, le vieux consolateur est là aux heures sombres, sur l'homme qui souffre se penche le génie, et celui qui ne trouve pas de consolation sur la terre fait appel à Dieu. Une fois de plus Goethe se réfugie dans la poésie et, en reconnaissance de cette dernière grâce qui lui a été faite, il inscrit en exergue de l'élégie qu'il va composer ces vers de son *Torquato Tasso* :

*Et si l'homme se tait dans ses tourments,
Un dieu m'a donné ce pouvoir : dire ce que je souffre.*

Assis dans la voiture, le vieillard réfléchit, découragé par le doute que font naître en lui les questions qu'il se pose. Ce matin encore Ulrike est accourue avec sa sœur pour assister à son « départ tumultueux », au moment de l'adieu elle lui a posé sur les lèvres sa bouche tendre et aimée. Mais était-ce là un baiser d'amour ou un baiser filial ? Pourra-t-elle l'aimer ? Ne l'oubliera-t-elle pas ? Puis Goethe pense à son fils, à sa belle-fille, qui attendent avec

impatience le riche héritage qu'il doit leur laisser ; toléreront-ils ce mariage ? Le monde ne se moquera-t-il pas de lui ? Ne sera-t-il pas l'année prochaine encore plus vieux pour elle ? Et quand il la reverra, que peut-il espérer ?

Les questions se succèdent, inquiètes. Soudain l'essentielle revêt la forme d'un vers, d'une strophe, la souffrance devient poésie, le dieu a donné au poète le pouvoir « de dire ce qu'il souffre ». Direct, franc, nu, le cri interrogateur pénètre dans l'élégie, élan puissant du mouvement intérieur :

*Que dois-je maintenant espérer du revoir ?
De la fleur de ce jour qui reste close encore ?
Le paradis, l'enfer est ouvert devant toi,
Quelle indécision s'agite dans ton âme !*

De son trouble coule alors en strophes cristallines la douleur merveilleuse purifiée. Et comme le poète parcourt la détresse chaotique de son « état intérieur », en subit la « lourde atmosphère », son regard se lève par hasard sur le paysage bohémien qui se déroule autour de lui et dont le calme matinal, la paix divine font un tel contraste avec l'agitation de son âme. A peine entrevu le tableau passe dans la poésie :

*Eh quoi, ne reste-t-il pas l'univers ? Les flancs des rochers
Ne sont-ils plus couronnés d'ombres saintes ?
La moisson ne mûrit-elle plus ? Près du fleuve
N'est-il pas entre prés et bois un terrain vert ?
Ne décrit-elle pas son arc surnaturel,
La grande voûte riche en formes ou sans formes.*

Mais ce monde est trop inanimé pour lui. Dans un tel moment de passion il ne peut saisir les choses qu'en liaison avec l'image de l'aimée, et son souvenir renaît dans une transfiguration magique :

*Légère et gracieuse en son fin tissu clair
Séraphique, émergeant d'un chœur de graves nues,
S'élève en l'éther bleu, comme lui ressemblant,
Une svelte figure, et vapeur et lumière !
Tu la vis être ainsi dans la joie de la danse,
Forme la plus charmante entre les plus charmantes.*

*Mais tu ne peux oser retenir au lieu d'elle
Une figure née de l'air plus d'un moment ;
Rentre en ton cœur, c'est là qu'est la meilleure part,
C'est là qu'elle se meut sous des formes changeantes :
Elle s'y modifie, unique, en de multiples,
Mille fois, et devient toujours, toujours plus chère.*

A peine évoquée, l'image d'Ulrike devient un être matériel. Il décrit comment elle le reçut et le rendit « graduellement heureux », comment, après le dernier baiser, elle le rattrapa pour lui en imprimer sur les lèvres un tout dernier, et, plein d'un bonheur rétrospectif, le vieux maître compose cette belle strophe sur l'amour et le don de soi :

*Là où notre âme est pureté, flotte un désir
De nous donner d'un libre élan, par gratitude,
A un être plus haut, plus pur et inconnu,
...
Telle est la pitié, dit-on ! Ces joies sublimes,
Je sens que j'y ai part quand je suis devant elle.*

Mais le souvenir de cet état de bonheur fait souffrir de la séparation l'homme seul et une douleur s'exhale, qui, détruisant presque le caractère élégiaque du poème, s'exprime avec une franchise rare. La plainte est émouvante :

*Maintenant je suis loin ! La minute présente
Qu'est-ce donc qui lui sied ? Je ne saurais le dire ;
Au beau qu'elle m'apporte elle ajoute du bien,
Mais ce n'est qu'un fardeau et il faut m'en défaire.
Un désir çà et là m'entraîne, insurmontable,
Je n'ai plus d'autre issue que des pleurs infinis.*

Puis monte ce dernier cri tragique, dont on trouverait difficilement l'équivalent :

*Abandonnez-moi là, mes compagnons fidèles !
Laissez-moi seul, parmi les rocs et les marais !
Et vous, allez ! Le monde est ouvert devant vous.
Vaste est la terre, grand et sublime le ciel ;
Observez, étudiez, rassemblez les détails ;
Que la nature en vous balbutie son mystère.*

*L'univers est perdu pour moi, et moi de même,
Moi qui étais hier le préféré des dieux ;
Ils m'ont mis à l'épreuve, ils m'ont donné Pandore
Qui est si riche en biens et plus riche en dangers,
M'ont poussé vers la bouche heureuse de ses dons ;
Ils m'en séparent et me vouent à la ruine¹.*

En aucun moment une telle strophe n'était sor-

1. La traduction du poème de Goethe est celle de Roger Ayrault dans : Goethe, *Poésies*, t. 2, éd. bilingue Aubier-Montaigne, 1982.

tie de la plume du poète d'ordinaire si maître de lui-même. Alors que l'adolescent ou l'homme mûr avait toujours su cacher ou taire ses sentiments intimes et ne les avait exprimés qu'à l'aide d'images et de symboles, ici le vieillard les révèle magnifiquement et sans fard. Jamais peut-être le grand lyrique n'a été plus vivant que dans ce poème inoubliable, qu'à ce tournant manifeste de sa vie.

A peine rentré à Weimar, le premier soin de Goethe, avant de se livrer à aucun autre travail littéraire ou domestique, est de faire une copie calligraphiée de l'élégie. Tel un moine dans sa cellule, il passe trois jours à la transcrire ; en lettres majestueuses, sur un papier choisi tout exprès, et la cache soigneusement à ses amis, même les plus familiers. Pour éviter tout bavardage il se fait relieur et attache le manuscrit avec un cordon de soie dans une couverture de maroquin rouge (qu'il fera remplacer plus tard par une magnifique reliure en toile bleue, que l'on peut voir encore aujourd'hui dans les archives Goethe et Schiller). Les jours s'écoulaient tristes et maussades. Son projet de mariage n'a provoqué que railleries chez les siens et a même déclenché chez son fils des accès de haine ouverte. Ce n'est que dans sa poésie qu'il peut demeurer auprès de l'aimée. Mais lorsque la belle Polonaise, la Szymanowska, vient lui rendre visite l'état d'esprit des belles journées de Marienbad réapparaît et le rend communicatif. Le 27 octobre enfin il fait venir Eckermann et déjà la

solennité avec laquelle il prépare la lecture du poème montre l'amour qu'il a pour cette œuvre. Le domestique a reçu l'ordre de mettre deux bougies allumées sur la table et ce n'est que lorsque les bougies sont là qu'Eckermann est prié de prendre place devant la lumière et de lire l'élégie. Peu à peu les amis, mais seulement les plus intimes, peuvent en prendre connaissance, car Goethe, selon les paroles d'Eckermann, la garde comme une « chose sacrée ». Qu'elle ait une importance particulière pour lui, c'est ce que montrent d'ailleurs les mois suivants. A la période de bien-être et de rajeunissement qu'il vient de vivre succède bientôt un effondrement. De nouveau le poète semble près de la mort, se traîne du lit au fauteuil, du fauteuil au lit, sans pouvoir trouver le repos : la bru est en voyage, le fils plein de haine, personne ne prend soin de lui ou ne l'aide de ses conseils. C'est alors que Zelter, son confident, appelé par des amis, arrive de Berlin. Il se rend aussitôt compte de quoi il s'agit. « Que trouvais-je ? écrit-il étonné. Quelqu'un qui semble avoir l'amour au corps, tout l'amour avec les souffrances de la jeunesse. » Pour le guérir, il lui lit et relit « avec tendresse » sa poésie, et Goethe ne se lasse pas de l'écouter. « C'était vraiment drôle, écrira-t-il plus tard, une fois guéri, que tu me fisses entendre, plusieurs fois, avec ta chaude et douce voix, ce qui m'est cher à un degré tel que je ne saurais me l'avouer à moi-même. » Et plus loin : « Je ne veux pas m'en dessaisir, mais si nous vivions ensemble, tu devrais me la lire et chanter jusqu'à ce que tu la saches par cœur. »

Ainsi vint la guérison, comme l'écrit Zelter, de la flèche même qui l'avait blessé. Goethe se sauve — on peut le dire — par cette poésie. Enfin la souffrance est vaincue, le rêve d'une vie commune avec la « petite fille » aimée est enterré. Il sait qu'il n'ira plus jamais à Marienbad ni à Karlsbad, plus jamais il ne retournera dans le monde joyeux des sans-souci. Désormais sa vie n'appartient plus qu'au travail. Il a renoncé au nouveau départ que lui offrait le destin, par contre un grand mot est entré dans sa vie : achever. Jetant un regard en arrière sur une œuvre qui s'étend sur près de soixante années il la voit éparpillée et dispersée et décide, puisqu'il ne peut plus construire, tout au moins de rassembler : un contrat pour la publication de ses « Œuvres complètes » est conclu, le droit de reproduction réservé. Son amour qui s'était un moment égaré sur une jeune fille de dix-neuf ans revient aux deux vieux compagnons de sa jeunesse : *Wilhelm Meister* et *Faust*. Avec énergie il se met au travail. Il retrouve sur des feuilles jaunies des plans qui datent du siècle passé et les refond. Avant qu'il ait atteint la quatre-vingtième année le premier ouvrage est terminé, et avec un courage héroïque il passe à « l'œuvre principale » de sa vie, le *Faust*, qu'il termine sept ans après ces jours tragiques de l'élégie et qu'il cache au monde avec la même piété respectueuse.

Entre ces deux sphères opposées du sentiment que nous venons de voir, entre ce dernier désir et

ce dernier renoncement, avant cette dernière entreprise et cet achèvement se place, en tant que sommet, la date du 5 septembre 1823, l'adieu de Karlsbad, l'adieu à l'amour, qu'une plainte émouvante a fait passer dans l'éternité. Ce jour-là nous pouvons à bon droit l'appeler mémorable et invoquer son souvenir, car la poésie n'a pas connu depuis de moment plus grandiose que ce débordement d'un sentiment puissant dans une puissante poésie.